

Nietzsche y los toros

Le 5 mai 1884 Nietzsche, 40 ans, est à Nice.

Avec Resa von Schirnhofen une amie, 29 ans, étudiante en philosophie, autrichienne, future spécialiste de Schelling et Spinoza, passionnée de Dostoïevski, féministe, végétarienne, amie des animaux. Il aime Nice mais surtout son côté italien, pas la Nice ville française. Il l'invite à une corrida. Il n'en a jamais vu et dans son livre publié longtemps après la mort du philosophe, *Sur l'homme Nietzsche*, Resa von Schirnhofen avouera leur désir fort d'en voir une.

Lui, à la fin des années 1880 et selon Resa dira à plusieurs reprises son désir d'aller dans le sud de la France pour « voir de ses yeux ce qu'était un combat de taureaux ». Pour celle de Nice gros guillemets à corrida. À Nice pas de mise à mort, pas de piques, pas de banderilles. L'affiche le proclame en gras : « pendant la course il ne sera fait aucune pose de banderilles » et écrit Reza « qu'il n'y aura pas de chevaux ni qu'on pouvait tuer les taureaux ce qui, satisfait mes idées sur l'amour des animaux ». Il s'agit en fait d'une « corrida hispano française » ou « hispano provençale » voire « hispano landaise » qu'Étienne Boudin Pouly, premier fondateur de la dynastie arlésienne, organise avec sa *quadrilla* où opèrent son beau-frère Francis Ponton et aussi les frères Paul et Auguste Nassiet, Dacquois. À Nice il en organisera 8. Qu'est-ce qu'on y voit ? Des simulacres de poses de banderilles et de mises à mort, des « toréadors » qui sautent les taureaux à la perche, sans perche, assis sur une chaise, des sauts de « pieds fermes », les pieds dans un béret, les « sauts à la grenouille », spécialité des frères Nassiet, des « jeux de cocardes », avec pose de cocardes à la glu, des razets, « 1 000 francs de cocardes et de primes », des *toros* emboulés ou « cornes nues » et peut-être ce jour-là comme Pouly en avait l'habitude, une partie « comico taurine » avec « des Charlots » mais assurait les affiches « d'Espagne » et donc « de la gaieté, du sport, du rire » et « aucune effusion de sang ». Prix des places : promenoir 4 F, secondes 6 F, première 8 F, réservées 10. Étienne Boudin, pour ajouter à la confusion, avait inventé pour ses « toréadors » une sorte d'habit de lumières, sans trop de lumière agrémenté d'un béret landais. Longtemps après, en 1937, dans *Sur l'homme Nietzsche*, Resa racontera leur déconvenue et l'impression laissée par ce spectacle qui les a déçus, fait rire et les réactions de Nietzsche :

« Vite, cependant, cette plaisanterie domestique, une caricature de corrida nous a fait éclater de rire. Le comportement identique des six taureaux paraissait révéler une connaissance du règlement du spectacle et devenait particulièrement comique quand le taureau, à la fin, accourait à toute allure vers la porte de sortie à deux grands battants. Nous applaudissions et attendions qu'il réapparaisse comme un acteur pour saluer et remercier le public. »

Cette ironie marquait le deuil de ce que Nietzsche appelait « la puissance d'être affectée » introuvable ce jour-là. Cependant elle ajoutera que Nietzsche est entré quasiment « en extase » en entendant jouer par une formation musicale non pas l'*Air du toréador*, mais le prélude et l'intermezzo de *Carmen* de Bizet, opéra qu'il entendra vingt fois qui, a-t-il écrit, « le rendait plus philosophe » et œuvre d'un musicien qu'il aurait, ébloui, émerveillé, découvert le 27 novembre 1881 au théâtre Politeama de Gênes et que désormais il opposait à Wagner que maintenant il rejetait. Mais la musique de Bizet jouée au début et dans les pauses du spectacle est apparue à Reza comme hors de propos « comme si on avait fait jouer une fanfare militaire dans un bal de village ». Cependant « entre ce spectacle comique, les rythmes excitants et les chaudes mélo-



Nietzsche y los toros, dessin au brou de noix, Mika Biermann
Michael von der Goltz, page 2 © DR

dies j'ai senti du plus profond de mon inconscient un désir violent de voir une authentique corrida de taureaux espagnole avec sa splendeur, sa captivante grandeur, sa sauvage stylisation et avec des taureaux se défendant avec héroïsme. » Elle s'en ouvre à Nietzsche. « À mon observation sur ce nouveau trait découvert sur la cruauté dans ma nature, Nietzsche a ajouté d'intéressantes observations de tous types, de nature psychologique, individuelle et générale que je ne peux retranscrire avec l'exactitude de ses mots. » Elle ajoutera que « la musique de Bizet avait un effet électrisant sur Nietzsche qui l'écoutait comme transfiguré ». Il n'avait pas encore vu *Carmen*, il en avait juste entendu quelques morceaux et ne savait rien sur Bizet. Donc Nietzsche n'a jamais vu de véritables corridas de *toros* ce qui ne l'a pas empêché de les évoquer dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, dont la deuxième partie a été publiée deux jours après sa rencontre avec Reza à Nice et *Par-delà le bien et le mal*.

Dans *Zarathoustra* : « Car l'homme est le plus cruel des animaux. C'est en assistant à des tragédies, à des combats de taureaux et à des crucifixions que, jusqu'à présent, il s'est senti le plus à l'aise sur la terre... » Dans *Par-delà le bien et le mal*, chapitre septième, « Nos Vertus » : « Les Romains, dans les spectacles du cirque, les Chrétiens dans le ravissement de la croix, les Espagnols à la vue des bûchers et des combats de taureaux, les Japonais modernes qui se pressent au théâtre... la musique de Tristan et Iseult. Ce dont tous ils jouissent, ce qu'ils cherchent à boire avec des lèvres mystérieusement altérées c'est le filtre de la grande Circé *cruauté*. »

Allemand, baron, torero, chasseur de nazis etc.

Michael von der Goltz. Torero. Entre autres. Vieille aristocratie prussienne. Début ^{xii}e siècle. Dans la lignée, des diplomates, des hommes politiques, des savants, des militaires, trente-huit généraux, un amiral. Des comtes, des barons. Lui Michael, baron et torero et docteur en philosophie à Oxford où il s’initie au Bushido et journaliste et homme à tout faire d’une vielle actrice en Californie, et acteur de cinéma et producteur, et traqueur de nazis – en Bolivie il s’immiscera au péril de sa vie et pour le confondre, parmi les familiers de Klaus Barbie – et au contact pour enquêtes journalistiques de néo fascistes italiens et de généraux boliviens trafiquants de drogue, et favorable à la révolte des étudiants mexicains en 1968 et arrêté par l’armée dans un bordel de Cuernavaca, et mis contre un mur pour un simulacre d’exécution, et retrouvé mort le 4 septembre 1992, 46 ans, au bord de la mer sur un rocher de l’île d’Elbe la poitrine lacérée.

Na sowas! Ça alors ! Comme le titre de la série télévisée allemande qu’il avait produite et où apparaissaient Klaus Nomi, Tina Turner. On ajoutera qu’il fut ami de Mike Jaeger, de Jim Jarmusch côtoyé dans le film *American Autobahn* où il a le premier rôle et ami protecteur de Blanca Li alors jeune danseuse de flamenco qu’il fera inscrire aux cours de Martha Graham, de Merce Cunningham et emprisonné, à tort, deux ans au Puerto de Santa Maria pour trafic de drogue. Il fêtera sa libération chez Victorino Martín. Tout ça. Et donc torero. Peut-être à cause de *Mort dans l’après-midi* d’Hemingway, lu jeune et à la suite de quoi, il s’était juré de courir l’encierro de Pampelune.

Son histoire, un galop ininterrompu dans tous les sens, à force de « et », pourrait incarnait le conseil de Nietzsche à condition de le prendre dans un seul sens existentiel : « Il faut vivre dangereusement. » Dans *Sans répit*, l’écrivain Erdosain* fait le récit de cette vie sur un fil, électrique le fil, à base de documents et de témoignages y compris de membres de sa famille et rassemble dans un texte foisonnant et miraculeusement précis vu les zigzags de sa trajectoire ces morceaux d’un puzzle dont le canevas, romanesque, jamais fixé semble changer sans cesse de motif. Sauf justement l’aventure. Le monde du *toro* (*Die Welt der stiere****) il lui tombe dessus à Pampelune.

* *Sans répit*, Erdosain, L’Harmattan. 2024, 195 pages, 19 euros.

*** *Die Welt der Stiere*, Jacques Durand, chroniques traduites en allemand par Mika Biermann, 2010, éd. Böhlau

En 1971 avec un ami japonais il découvre la San Fermin, la fièvre que donne les *toros*, court l’encierro et le voilà envouté. Le contraire d’une passion triste. Il va s’installer à Séville dans un grand appartement de huit pièces, quartier de Santa Cruz, fréquente l’éleveur Gavira, peut toréer quelques vaches puis en 1978, part à Madrid pour s’inscrire à l’école de tauromachie de Martín Arranz. Où un journaliste du *Spiegel* vient faire un reportage et le présente avec un peu de brosse à reluire. « ... Il a, en quelques semaines seulement, pénétré les secrets de la tauromachie. Le jeune homme âgé de 26 ans [il devait avoir menti sur son âge selon Erdosain] veut organiser des corridas en Allemagne... »

On le croise la nuit toréant de furtivo chez le duc de Ahumada, on le croise aussi chez Victorino Martín où il s’entraîne avec le fils de Victorino. Il sera l’ami d’Antonio Corbacho ex banderillero, *apoderado*, gourou, qui, entre deux lectures des *Analectes* de Confucius burinait ses toreros, José Tomás, Talavante, etc., en samouraï, leur inculquait l’art du Bushido à quoi von der Goltz l’avait initié.

Il se cuitait à Madrid avec lui et ensuite allait voir les films de Kurosawa. Il aurait entre des voyages en Bolivie, pour son enquête journalistique, infiltré les cercles d’anciens nazis, dont celui de Klaus Barbie dont il a rencontré le fils à Barcelone, participé à une quarantaine de capéas ou de novilladas sans picadors dont une à Las Palmas aux Canaries avec Juan Antonio “El Califa”, une à Benalmadena avec Jésus Cardeno et Vicente Salamanca et une à Pozuelo de Alarcon et en présence du fameux el Pipo ex-inventeur d’El Cordobés. À Pozuelo il se fait prendre dans un *desplante* en voulant embrasser le frontal du *toro* et prend un petit coup de corne dans le ventre. El Pipo saute sur l’occase, vante « cet allemand bien meilleur qu’El Cordobés ». Il lui trouve un *apodo* “Miguel de Alemania”, pense l’apoderer et El Cordobés lui promet de lui donner l’alternative.

Un torero allemand, grand, blond, courageux qui prend des roustes et embrasse les cornes des *toros* ça peut faire un beau bruit de tiroir-caisse. Pas vraiment. Pour les *toros* ça s’arrêtera là. Il sera allé plus loin qu’“El Gitano de Berlin”, ancien soldat de la Wehrmacht prisonnier des Russes lors de la deuxième guerre mondiale et qui a voulu, en vain, devenir torero malgré les moqueries de ses compatriotes et des Espagnols. En 1981 le *Géo* allemand avait consacré seize pages à Michael von der Goltz sous un titre sarcastique : « Caricature ou carrière ? Une poignée de toreros espagnols jouissent de la splendeur des grandes arènes. Les autres se frayent un chemin à travers la province et sont considérés comme des voleurs de poules. L’un d’eux est le baron von der Goltz. »

Prochaine parution le 27 février 2025

Chiffres. En 2023 on recensait 10 838 professionnels dont 825 matadors, dont 8 femmes ; 345 rejoneadores, dont 35 femmes ; 2 949 novilleros avec cheval ou sans dont 128 femmes ; 2623 picadors et banderilleros dont 5 banderilleros et 1 picador femme ; 3 894 valets d’épées dont 105 femmes ; 197 toreros comiques dont 15 femmes. En 2024 baisse. 485 matadors ; 1 202 novilleros avec ou sans cheval ; 133 rejoneadores ; 1 382 picadors et banderilleros ; 1 631 valets d’épées. En 2024 seulement 174 matadors ont toréé et 311 sont restés sur la paille.

Fashion. Talavante a été recruté par Armani. Il portera des tenues Armani pour tous les événements auxquels il participera. Cayetano Rivera-Ordoñez et Manzanares avaient été déjà associés à des campagnes et des défilés de mode. Armani avait dessiné le costume goyesque porté par Cayetano à Ronda en 2009. Les deux s’étaient liés d’amitié à Valencia quelques années avant. En 1987 pour son alternative Christian Lacroix avait dessiné le costume de lumières de Paquito Leal puis en 1992 celui de Chamaco.

Plus torero et plus gitan.

« Dans le café de Chinitas/ Paquiro dit à son frère : je suis plus valeureux que toi,/ plus torero et plus gitan. » Le fameux café Chinitas de Malaga, « temple du flamenco » ouvert en 1857, fermé lors de la guerre civile et objet du célèbre poème de Lorca mis en chanson par lui-même, chantée par la Argentinita et plus tard par Teresa Berganza vient d’être reconstitué, après un siècle de fermeture, au centre de Malaga. Au nouveau café Chinitas une statue de Lorca, stylo et livre à la main et accoudé au bar, un tableau qui rappelle qu’à Malaga il y a neuf manières de boire un café. Aux murs des têtes de *toros* naturalisées, affiches de corrida, photos de la dynastie Ordoñez. Le café d’origine a connu Alberti, Picasso, Dali, Manolo Caracol, tous les grands chanteurs du *cante jondo* et Lorca qui selon certains y aurait écrit le *Romancero Gitano* après y avoir été témoin d’une bagarre entre Gitans.

26 mars. Sortie en France du film d’Albert Serra, *Tarde de Soledad*.



Trusts. À Valencia pour la feria des Fallas en mars les trusts trustent. Sur les 18 postes des six corridas (plus 2 novilladas et une course à cheval) Roca Rey, Talavante, Manzanares en prennent deux chacun donc le tiers. Du coup les jeunes matadors de la zone, Nek Romero et Samuel Navalon sont écartés. Pour Roca Rey on peut comprendre : il y a triomphé l’an dernier avec Leguleyo de Jandilla et il remplit les arènes. Pour Nautalia entreprise organisatrice (Garrido et Zabala) c’est la feria la plus chère depuis 20 ans.

Succès, blessure. Cali (Colombie) 30 décembre. Escribano 2 oreilles, Roman 2. Colombo 2 oreilles gracie le *toro* Duende de Campo Real. Triomphateur de la feria : Luis Bolivar. **Manizales** (Colombie) le 6 janvier. Roman gracie le *toro* Cadenero de Ernesto Gutierrez Arango. David Galvan 2 oreilles. Très grave blessure du banderillero Ricardo Santana, ablation de la rate. Le 10, Bolivar gracie Lanzadito de Caicedo. Luque 2 oreilles. Le 11 Ponce 1 et 2 oreilles. Juan de Castilla 2. Manizales triomphateur, Juan de Castilla. Meilleure *faena*, Luque. **Leon** (Mexique) SAMEDI 18. Ginés Marín 2 oreilles.